



HAL
open science

De l'aliénation à la reconstruction identitaire du noir : le vœu poétique de Nicomedes Santa Cruz

Jean-Pierre Tardieu

► To cite this version:

Jean-Pierre Tardieu. De l'aliénation à la reconstruction identitaire du noir : le vœu poétique de Nicomedes Santa Cruz. Marges, 2004, Actes des journées d'étude d'Histoire économique du Mexique : de l'Indépendance à la Révolution, 27, pp.173-183. hal-04018811

HAL Id: hal-04018811

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04018811v1>

Submitted on 8 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

56

DE L'ALIÉNATION À LA RECONSTRUCTION IDENTITAIRE DU NOIR : LE VŒU POÉTIQUE DE NICOMEDES SANTA CRUZ

Jean-Pierre TARDIEU*

Dans un livre récemment publié, intitulé *Del Diablo Mandinga al Muntu Mesiánico*¹, je me suis attardé sur la vieille origine espagnole des lieux communs qui courent au sujet des Noirs dans la littérature hispano-américaine contemporaine. La continuité est évidente depuis le théâtre et les poésies burlesques des XVI^e et XVII^e siècles, où le personnage noir est source de comique de par son aspect physique, son expression (la « media lengua ») et son comportement stupide², jusqu'aux textes des écrivains les plus connus de l'outre-Atlantique hispanique. Ceux-ci ont vu l'intérêt à mettre en scène le racisme populaire, entretenu dans le Nouveau Monde par l'esclavagisme qui perdura dans certaines régions jusqu'au dernier quart du XIX^e siècle. Cette permanence sur la longue durée créa des invariants lexicaux d'autant plus vivants, malgré l'abolition, qu'ils correspondaient à une mentalité solidement ancrée. Car ils manifestent, plus ou moins consciemment, un désir de compensation face à la disparition d'une supériorité sociale autrefois inhérente à la race. Le recours à ces topiques éculés, renouvelés et enrichis par la faconde populaire, est bien souvent le fait des couches les plus modestes, où, de nos jours, les races se confondent, du moins apparemment.

* Professeur, Université de la Réunion, La Réunion.

¹ Jean-Pierre Tardieu, *Del Diablo Mandinga al Muntu Masiánico. El negro en la literatura hispanoamericana del siglo XX*, Madrid : Editorial Pliegos, 2002.

² Jean-Pierre Tardieu, « Le Noir dans la littérature espagnole des XVI^e et XVII^e siècles », Thèse de Doctorat de Troisième Cycle, Université de Bordeaux III, 1977.

Le racisme dont le poète et folkloriste péruvien Nicomedes Santa Cruz Gamarra³ se sentait la victime ne relevait pas d'une hostilité déclarée, comme elle se manifestait dans les Etats Unis de la ségrégation raciale, ou l'Afrique du Sud de l'*apartheid*⁴. À vrai dire, malgré trois siècles de domination et d'esclavagisme, le pouvoir colonial, pris dans ses contradictions, n'avait pu réussir à imposer une véritable société de castes⁵. Après une trentaine d'années d'hésitations, dues au souci de l'oligarchie de maintenir ses intérêts, les lois de la république péruvienne finirent par reconnaître en 1854 l'égalité de tous les habitants du pays, quelle que fût leur appartenance raciale. Non point tant par volonté philanthropique que par réalisme économique, mais c'est là un autre problème sur lequel nous reviendrons dans un autre travail.

Cela ne changea d'ailleurs pas grand-chose à l'affaire : la pauvreté maintint les Noirs dans la dépendance des anciens maîtres. Le mépris envers l'inférieur continua à s'exprimer, non plus certes à travers coups de fouet et autres sévices corporaux, tel le « pringamiento »⁶ –encore que tout excès en ce domaine n'eût point disparu–, mais à travers d'autres manifestations sociales, parmi lesquelles l'expression verbale, tant il est vrai que la langue est le support le plus durable des schémas mentaux profondément enracinés. Et cela parfois sous de fallacieux prétextes,

³ Nicomedes, né en 1925, était issu d'une famille d'artistes des quartiers populaires de La Victoria et de Lince à Lima. Il fonda avec sa sœur Victoria une compagnie théâtrale, dirigea plusieurs émissions radiophoniques et télévisés sur la culture populaire péruvienne. Poète, il s'illustra comme « decimista », la « décima » étant un genre poétique traditionnellement pratiqué par la communauté noire. A partir de 1980, il résida en Espagne, où il continua son œuvre radiophonique et poétique. Il y mourut le 5 février 1992. Le premier Colloque International d'Etudes Afro-ibéroaméricaines organisé par la chaire Unesco « Africaña », dont le siège est à l'Université d'Alcalá de Henares, lui rendit hommage en mai 1994.

⁴ On lira à ce propos les poèmes « De igual a igual : A Mr. George C. Wallace, 'rey del racismo' y Gobernador de Alabama », et « Sudáfrica », publiés dans *Cumanana*, Lima : Juan Mejía Baca, 1964, p. 89 et 87.

⁵ Voir : Jean-Pierre Tardieu, *Noirs et Indiens au Pérou. Histoire d'une politique ségrégationniste. XVI^e-XVII^e siècles*, Paris : L'Harmattan, 1990.

⁶ Brûlures imposées par les maîtres espagnols qui faisaient couler une matière grasse chaude sur le corps de leurs esclaves, supplice qui fut importé aux Amériques.

comme la protection des particularités du parler populaire qui cache à peine un phénomène compensatoire.

Santa Cruz se fit le porte-parole de ses congénères qui eurent à souffrir de ces blessures, comme celle, évoquée dans « De ser como soy me alegre » publié en 1960 dans le recueil intitulé *Décimas*⁷, qui consistait à comparer la noirceur de l'afro-péruvien à celle d'un corbeau, selon la vieille coutume héritée de la poésie et du théâtre populaires espagnols⁸. Son art devient alors didactique dans la mesure où il propose à ses frères de race une réaction non point épidermique, mais réfléchie : « Y si alguno en su insolencia / me compara con un cuervo / tal idea desintegro... »

*De ser coma soy me alegre
ignorante es quien critica.
Que mi color sea negro
eso a nadie perjudica*

1

*En medio de mi pobreza
vivo en forma muy decente,
ni al amigo ni al pariente
pido ayuda en mi tristeza.
Si es orgullo o si es torpeza
mi modo de ser celebro :
Lo tomado reintegro,
pago favor con favor
y, si negro es mi color
de ser como soy me alegre.*

2

*Dentro de mi rectitud
tengo un corazón muy grande,
sirvo a cualquiera que mande
si al mandar tiene virtud.*

⁷ J'utiliserai la première édition publiée à Lima en 1960 par Juan Mejía Baca.

⁸ L'exemple le plus notable se trouve dans le poème burlesque *Boda de negros* de Quevedo : « Iban los dos de las manos / como pudieran dos cuervos » ; voir : J.-P. Tardieu, *Le Noir dans la littérature espagnole...*, op. cit., p. 155.

*¿ Verán en mi esclavitud
porque sirvo a gente rica ?
Lo que piensen no me achica,
son frases de gente baja.
Si es esclavo quien trabaja
ignorante es quien critica.*

3

*Miro con gran displicencia
a quien ponga mala traza
porque le asuste mi raza
o le asombre mi presencia.
Y si alguno en su insolencia
me compara con un cuervo
tal idea desintegro
con esta frase tan corta :
-Si no molesto, qué importa
que mi color sea negro.*

4

*Ni el color ni la estatura
determinan el sentir,
yo he visto blancos mentir
cual menguada criatura.
Por esto mi conjetura
no es norma que se complica ;
muy claramente se explica
que : viviendo con honor
nacer de cualquier color
eso a nadie perjudica⁹.*

Le poète choisit donc son champ de répartie : ce sera celui des idées. Pour autant, sa réponse, en la circonstance, n'a rien d'un plaidoyer philosophique ou d'un discours politique. À insulte populaire, sagesse populaire, comme il convient dans une « décima » : il répond en renversant la situation de manière à mettre en exergue la stupidité du racisme

⁹ *Op. cit.*, p. 59-60.

quotidien : « Miro con gran displicencia / a quien ponga mala traza / porque le asuste mi raza / o le asombre mi presencia ». Il commence, dans le quatrain thématique, par énoncer une évidence : « que mi color sea negro : eso a nadie perjudica », avant de passer à une véritable analyse ontologique marquée, répétons-le, du coin du bon sens. Ce qui fait la valeur de l'être humain ne relève pas de l'hérédité physique, mais du comportement, et, en la matière, note-t-il avec une ironie moqueuse, il n'y a point de différence : « Ni el color ni la estatura / determinan el sentir, / yo he visto blancos mentir / cual menguada criatura ».

Le Noir assumera sa pauvreté dans la droiture : « En medio de mi pobreza / vivo en forma muy decente / ni al amigo ni al pariente / pido ayuda en mi tristeza ». Il se dérobera à toute servilité abaissante, sans contester pour l'instant les structures sociales en vigueur, conscient que seul l'effort personnel, aussi humble soit-il, lui permettra de dépasser sa condition : la dignité passe donc par le travail dans la mesure où celui-ci ne la compromet pas : « Dentro de mi rectitud / tengo un corazón muy grande, / sirvo a cualquiera que mande / si el mandar tiene virtud ». Cette vision ne dénote pas simplement une possible influence marxiste, elle exprime une distanciation envers les phénomènes de rejet se manifestant à l'époque ou quelques années plus tard : pensons par exemple à l'attitude des Black Panthers. Santa Cruz se refuse à utiliser les armes dont il a souffert, à répondre au mépris par le mépris, à s'avilir en avilissant, quitte à souffrir des accusations de collaboration avec le système : « ¿ Verán en mí esclavitud / porque sirvo a gente rica ? / Lo que piensan no me achica, / son frases de gente baja ». À travers la rusticité lexicale et l'humour gouailleur caractéristiques de la « décima », on devine le vécu de l'auteur, ses moments de tension, de lutte avec la société, mais aussi avec lui-même et ses semblables, pour dépasser le découragement, et surtout son espoir d'une société nouvelle où l'homme se définirait par sa noblesse d'âme et de comportement. La vision se fait utopique, et s'intègre dans un messianisme américain assumé, à l'époque, par la révolution cubaine.

Mais l'accomplissement de l'homme noir n'empruntera pas le chemin de l'assimilation. S'il ne prétend pas détruire la société qui le fait souffrir, il n'acceptera pas non plus de s'autodétruire en se « blanchissant » pour mieux correspondre aux critères couramment admis par la société

dominante, en particulier dans le domaine de l'esthétique corporelle¹⁰. Pour dénoncer une telle inconséquence, le poète s'inspire, dans « *Cómo has cambiado, pelona...* » également publié dans *Décimas*¹¹, d'une autre insulte classique issue de l'expression métaphorique populaire. Il se moque de ces femmes qui utilisent toutes sortes de poudres pour cacher la noirceur de leur peau, traditionnellement comparée à celle du charbon¹² : « ¿ Qué, también usas polvera ? / Permíte que me sonría / ¿ Qué polvos se pone usía ? / ¿ Ocre ? ¿ Rosado ? ¿ Rachel ? », se demandant de façon sarcastique s'il ne leur vaudrait pas mieux, afin de rehausser leur teint, employer de la suie : « O le pones a tu piel / cisco de carbonería ». Désireuse d'imiter la patronne, la servante, aux courbes naturelles, s'impose un régime qui la transforme en un véritable épouvantail, aux traits négroïdes accentués par la maigreur : « Por no engordar sigues dietas / y estás flaca y hocicona ». Pour dénoncer les effets ridicules d'un tel mimétisme, Santa Cruz a recours au sarcasme, inspiré en l'occurrence du portrait de « *La casada que se afeita* » de *La hora de todos y la Fortuna con seso* de Quevedo¹³. Car il suscite une réaction totalement opposée au résultat recherché, à savoir la bienveillance des maîtres –peut-être même un regard concupiscent-, dans la mesure où l'exagération outrancière ne fait qu'accentuer les différences et justifier ainsi l'insulte traditionnellement adressée aux Noirs, qui les rabaïsse à l'état de « singes » : « Antes eras tan pintona / con tu traje de percala / y hoy, por dártela de mala / te has vuelto una negra mona ». Le respect des autres passe d'abord par le respect de soi, laisse entendre Santa Cruz. Et que dire

¹⁰ On notera la communauté de pensée avec Nicolás Guillén, dont l'influence s'est peut-être exercée grâce à la lecture de *West Indies Ltd* publié en 1934 :

¡ Me río de ti, negro imitamicos,
que abres los ojos ante el auto de los ricos,
y que te avergüenzas de mirarte el pellejo oscuro,
cuando tienes el puño tan duro !
(*Summa poética*, Madrid : Ediciones Cátedra, 1976, p. 102)

¹¹ *Op. cit.*, p. 57-58.

¹² On trouve la référence par exemple dans le théâtre de Lope de Rueda et Boda de negros de Quevedo, associée à des comparaisons du même ordre : suie (« hollín » « tizne », « tizón »), fumée (« humo »), etc. ; voir : J.-P. Tardieu, *Le Noir dans la littérature espagnole...* *op. cit.*, p. 161-162.

¹³ « *Estábase guisando las cejas con humo, como chorizos [...] cogida de la hora [...] y, dándose [...] con el humo en los dientes [...] quedó cana y cisco [...]* ».

du reniement du mulâtre quarteron qui n'a de cesse de faire oublier son métissage « de abuelos color carbón » ? Le poète dans « Desde la negra retinta... »¹⁴ ne l'envie pas, et proclame de nouveau son désir d'assumer sa différence : « En cuanto a lo que me toca / de ser como soy me alegro : / ojos pardos, cutis negro, / rizo el pelo y gruesa boca »¹⁵.

Avec « Don Dinero », publié dans *Canto a mi Peru*¹⁶, le poète revient sur ces considérations, qui ont donc pour lui de l'importance. Il s'élève de nouveau contre les effets pervers du mimétisme, afin de montrer qu'ils vont bien au delà du ridicule pour donner d'abord dans la perte d'identité puis dans une véritable déstructuration du comportement social. S'inspirant des « letrillas » satiriques de Góngora (« Dineros son calidad ») et de Quevedo (« Poderoso caballero / es don Dinero »), Santa Cruz, rappelle à ses congénères qui auraient tendance à l'oublier que le pouvoir de l'argent a ses limites, contrairement à ce qu'ils pourraient croire. « Don dinero » – le seigneur argent qui régit les relations sociales – ne suffit pas à faire oublier les différences raciales. Il ne fait qu'en atténuer les répercussions dans une certaine mesure, au prix de l'aliénation mentale qui apparaît dans l'expression euphémistique « de color oscuro »¹⁷, dont l'ambiguïté n'échappe pas au lecteur. D'abord on ne se veut pas « noir »,

¹⁴ *Op. cit.*, p. 45-46. Le qualificatif « retinto », appliqué aux Noirs, était l'un des plus employés dans la littérature classique, avec ses variantes : « tinto », « tinta », « tintero » ; voir : J.-P. Tardieu, *Le Noir dans la littérature espagnole...*, *op. cit.*, p. 158-159.

¹⁵ Dans ce poème l'influence de *Motivos de son* (1930) de N. Guillén semble évidente, si l'on se réfère en particulier à « Negro bombón » :

*¿ Por qué te pone tan bravo,
cuando te dicen negro bombón,
si tiene la boca santa,
negro bombón ?*

(*Summa poética*, *op. cit.*, p. 65)

¹⁶ J'utiliserai l'édition publiée à Lima en 1966 par Librería Studium s.a., Voir p. 83-84.

¹⁷ L'euphémisme peut aller plus loin, comme cela apparaît dans la nouvelle du péruvien Julio Ramón Ribeyro intitulée précisément « De color modesto » : un jeune homme blanc est interpellé par la police car il se compromet avec une femme « de color modesto ». Voir : *Cuentos completos*, Madrid : Alfaguara, 1994, p. 194.

mais de « teint foncé » ; puis on fait en sorte de le « blanchir »¹⁸. Car, quelles que soient les lois évoquées plus haut, leur couleur de peau est, pour bien des Noirs, symbole permanent de l'outrage souffert par les ancêtres, tache indélébile, ce qui aboutit à une inversion masochiste profondément préjudiciable pour l'équilibre psychique : la victime se sent coupable, et tente de faire disparaître les preuves de sa culpabilité. Santa Cruz se moque avec amertume de ce travail sans fin, comparable à celui de Sisyphe, en ayant recours au double sens de « negro » en espagnol (« poner negro a alguien » = exaspérer quelqu'un) : il ne fera que plonger le sujet dans l'exaspération sans lui permettre d'atteindre véritablement le but poursuivi : chassez le naturel, il revient au galop. C'est au moment où, à la suite d'un effort continu, il se croira à l'abri du racisme que ce dernier se manifesterà avec plus de sornioiserie :

*Y al ser de color oscuro
que se le antoje blanquear
yo le puedo asegurar
-y si me escucha me alegro-
que se volverá más negro
de tanto despilfarrar.*

L'aliénation fait disparaître tout esprit critique, sa victime donnant dans les excès les plus ridicules, signifiés dans le langage populaire par les expressions « negro futre », « negro palé »¹⁹. Mais plus grave que le dérisoire, il y a, de la part du Noir, le reniement de ses ancêtres et de soi-même : c'est cette autodestruction qui préoccupe profondément le poète derrière une apparente légèreté dans « No me den cholo que mande »²⁰ :

*El negro futre, palé
a su raza desestima,
se echa lo que gana encima
y se luce en el Café.
Francamente yo no sé*

¹⁸ C'est un thème récurrent de la littérature « négriste », illustré en particulier par le cubain Alberto Insúa dans *El negro que tenía el alma blanca* (1942). J'ai développé cet aspect dans *Del Diablo Mandinga al Muntu mesiánico.*, p. 139-163.

¹⁹ Qualificatifs synonymes de « gommeux », « gandin ».

²⁰ *Op. cit.*, p. 47-48.

*a qué viene tal desplante :
Si no usa desodorante
ni le dura limpio el cuello,
así, con falso resuello
no me den negro elegante.*

Que l'on s'entende bien : le Noir, selon Nicomedes Santa Cruz, n'a pas à payer la place qui lui revient dans la société péruvienne par l'aliénation et le reniement, qui mettent à mal sa dignité et sa droiture. Intégration signifie acceptation par l'autre, et non soumission à l'autre, attitude qui provoque la révolte du poète. D'où l'avertissement lancé par le chauffeur noir dans la « décima » « Oiga uste, señor Dotor »²¹, de *Cumanana*, au patron qui oublierait que les temps ont changé : de la familiarité à l'insolence il y a un pas qu'il ne saurait franchir. La dignité du modeste employé, son honneur, ne l'admettraient en aucune manière :

*Yo permito el criollismo
pero no la desvergüenza ;
por eso, dotor, si piensa
que nuestro pelo se toma, aunque le acepte la broma
no le perdono la ofensa.*

Certes, le Noir est toujours serviteur, mais, en droit, il est devenu l'égal du maître et... lui donne à l'occasion des leçons de comportement !

Mais il y a plus. Face à l'expression du mépris rappelant l'époque de l'esclavage, Santa Cruz, dans « Muerte en el ring »²², incite avec véhémence son congénère à abandonner toute passivité compromettante. Il ne s'agit plus de baisser la tête, comme ces boxeurs noirs que la misère entraîne vers la déchéance physique puis vers la mort :

*¿ qué cosa hemos de hacer
debiendo de comer todos los días
(y a veces sin comer) ?*

²¹ *Cumanana*, op. cit., p. 15-17.

²² *Op. cit.*, p. 69-72. On sait que le sport fut, il y a quelques décennies, l'unique occasion pour bien des Noirs de tenter de s'élever dans l'échelle sociale. La boxe donna parfois, mais à quel prix, quelque prestige à certains « Kid » qui fait toujours rêver beaucoup de jeunes Noirs de Colombie. Manuel Zapata Olivella se réfère à ce rêve dans *Chambacú, corral de negros*, Bogotá : Rei Andrés Ltda, 1990.

De l'aliénation à la reconstruction identitaire du Noir...

*¡ Bajar la testa reverente
y a lo mismo de ayer !*

À la gouaille, à l'ironie sarcastique de la « décima » se substitue alors un ton impératif, dont la violence est mise en valeur par la forme concise de la « copla »²³. La patience a des limites naturelles : il y a des moments où il faut savoir dépasser les vieilles inhibitions pour se faire respecter :

*Negro,
tu humildad me asquea,
tu conformismo me irrita.
Si te tutean ¡ tutea !
Si te alzan la voz ¡ tú grita !
Hasta la mula cocea...
¡ Medita, negro ...medita !*

Il lui revient d'affirmer sa dignité d'homme libre, promise par la démocratie, dans la solidarité avec toutes les victimes de l'exploitation, quelle que soit leur race. L'auteur ne laisse aucune ambiguïté dans « Tu voto »²⁴ quant à l'engagement politique qui s'impose à ses yeux. Le Noir, comme les autres opprimés, doit effectuer une prise de conscience et apprendre à compter sur ses propres forces pour exiger son dû :

*Negro, si te creen flojo
y te miran como esclavo,
¡ ponte de pie ! ¡ ponte bravo !
¡ ponte duro ! ¡ ponte rojo !...
¡ Indio, ante tu despojo
socialista es la receta !...
¡ Blanco, presumes la asceta
pero hallas fuerza reacia,
si es buena tu democracia
da combate a quien te veta !...*

Arrêtons là nos références : nous en savons assez pour affirmer que, dans la vision de Nicomedes Santa Cruz, l'affirmation identitaire du Noir

²³ *Op. cit.*, p. 94.

²⁴ *Op. cit.*, p. 61-62.

passer par le rejet des schémas hérités de la société esclavagiste. Cela n'est certes pas chose facile, car ils sont fortement enracinés dans la mentalité populaire, parfois même dans la psyché des victimes du racisme dont l'aliénation les amène à la négation de soi, à l'autodestruction, avons-nous dit en nous appuyant sur les « décimas ». De l'ironie sarcastique, le poète passe à la véhémence comminatoire destinée à réveiller le Noir de l'apathie où l'a plongé la séculaire soumission. Un travail d'affirmation de soi, voire de reconstruction, s'impose, mais qui ne peut se faire dans la solitude égoïste qui le vouerait à l'échec : aux yeux du poète, il s'intègre forcément, selon l'alternative de l'époque, dans la solidarité entre les opprimés... et le changement de mentalité de l'opresseur. Comment ne pas voir la dette de Santa Cruz envers le poète mulâtre cubain Nicolás Guillén non seulement dans les thèmes traités mais aussi dans les solutions proposées ?